

Mémoires de Marcel Bonnet

Je suis né à Valenciennes dans le Nord de la France. Mon père y travaillait à la Compagnie du Nord des Chemins de Fer, et ma mère confectionnait des gilets d'homme pour la maison Georges Paul de la même ville.

Mon père Edouard était originaire de Villeneuve d'Allier, un village de la Haute-Loire situé sur les bords de l'Allier, dominé par un château féodal du XI^e siècle, juché lui-même sur un éperon rocheux, de l'autre côté de la rivière.

Chaque année, nous allions passer nos vacances dans ce village où résidait depuis plusieurs générations ma famille paternelle.

Ma mère, retenue à Valenciennes par ses parents âgés demeurant avec nous, ne pouvait nous accompagner de ce fait.

Le voyage représentait à l'époque, dans les années 1926-1927, une véritable expédition. Nous quittions Valenciennes par le train de 16h30, en 3^e classe et changions, avec nos valises bourrées de ravitaillement, à Douai. Nous reprenions le train venant de Lille pour Paris où nous arrivions vers les 19h, déjà bien fatigués, mais soutenus par la perspective de retrouver notre terre d'origine, les parents de mon père et toute leur descendance.

Poursuivant notre cavale dans les couloirs du métro, nous nous installions alors dans le train de nuit Paris-Nîmes, très peu confortable, où nous déballions le casse-croûte que ma mère nous avait préparé. Mon père, amateur de charcuterie et d'œufs durs, faisait glisser ce repas frugal à l'aide d'une chopine de vin coupé d'eau.

Le voyage ponctué d'arrêts multiples et d'annonces nasillardes des gares d'arrêts traversées, ainsi que du martèlement des coups de marteau sur les sabots des freins, nous paraissait interminable, car nous ne fermions généralement pas l'œil de la nuit.

Vers les 6h du matin, tout « embourraillés »¹, nous foulions enfin le quai de Brioude où l'odeur de pin provenant de la scierie toute proche nous emplissait les narines bien agréablement.

Pour ne pas manquer le bus pour Villeneuve qui passait vers les 9h du matin devant le café Bessa, nous nous hâtions, bien que fourbus, vers la maison de l'oncle Félix et de la tante Solange qui habitaient tout en haut de la montée St Laurent où nous étions sensés y prendre le petit déjeuner.

Tous les 200 m, nous nous arrêtions pour souffler quelque peu, et quant à mon père, pour maugréer contre le contenu des valises que sa femme avait surchargées.

Tout au long du chemin, nous faisons l'objet de la curiosité des paysans qui partaient aux champs avec leur char et leurs vaches.

Enfin, nous étions rendus chez l'oncle dont on entendait la voix étonnée : « Il y a quelqu'un ? ... » Et, sitôt la porte ouverte : « lèves-toi vite Solange, c'est l'Edouard ! ». Grandes embrassades, grands

¹ Les cheveux en bataille, emmêlés

« poutous »². Solange courait alors jusqu'au magasin Casino, en bas de la descente, pour nous en ramener du saucisson d'Auvergne qui nous semblait bien plus savoureux que celui de Valenciennes.

Bien lestés et reposés, nous prenions alors la direction de Villeneuve avec le bus de la Limagne, après avoir déposé chez l'oncle un paquet de pain d'épices et une livre de café torréfié sur place à Valenciennes. Pour ma famille auvergnate, ces denrées semblaient de qualité bien supérieure à celle de ces mêmes produits qu'on pouvait trouver dans le pays.

Après arrêt au café Tourrette de Vieille-Brioude, puis à Védrines, à Tiveyrat et à la Vialette, nous arrivions enfin à Villeneuve. Le car stoppait devant chez « Pauly », appelé aussi Hôtel de la Poste, où nous débarquions, mon père et moi, sous l'œil surpris de quelques villageois. Poignées de mains échangées, nous entamions la descente de la rue de l'Eglise et escaladions l'escalier de pierre aux marches inégales de mes grands-parents.

Ma grand-mère nous embrassait avec effusion et nous préparait la cuvette en émail, en y faisant couler l'eau préparée de la veille dans le pot en faïence traditionnel.

Quant à ma cousine Mireille qui m'attendait avec impatience, elle sautait d'un pied sur l'autre pendant que ma grand-mère commençait à préparer le repas. Celui-ci débutait généralement par une tranche de jambon de pays, suivi d'un morceau de viande accompagné et clôturé par un quartier de fromage de chèvre et des fruits.

En attendant et après avoir enfilé des tenues légères, nous nous asseyions sur le banc face au grand-père qui avait été nous chercher une bouteille de « greffé » bouchée, vin rosé de pays, fruit de sa vendange personnelle. Une sieste bienvenue achevait de nous remettre des fatigues du voyage.

Vers 16h, ma grand-mère nous quittait pour aller garder les vaches, la « Maroune » et la « Fromende », les emmenant de l'étable située sous la maison jusqu'aux Graves ou à la Pourchonne, deux des près leur appartenant. Nous l'accompagnions, Mireille et moi, pendant que l'Edouard rendait visite à ses parents du village : la grand-mère Roumette, belle-mère de Rosette, ma grand-mère (l'épouse de mon arrière-grand-père paternel étant décédée, et ce dernier, dit le « Grand Bonnet », s'étant remarié avec elle). Puis, Juliette Bonnet, boucher de son état, et sa femme Clotilde. Juliette était son cousin germain par son père Henri, frère de mon grand-père.

Mireille et moi courions pendant ce temps dans le pré, accompagnés par la chienne Mouchette que nos gambades excitaient.

Vers 18h30, nous repartions à la maison avec les vaches. Celles-ci s'arrêtaient devant l'abreuvoir, face à l'hôtel Péliissier, et il fallait faire attention à ce qu'elles ne se battent pas avec les vaches d'autres paysans, assoiffées qu'elles étaient par la chaleur régnant encore au mois de septembre dans le pays.

C'est ce mois que nous choisissions pour participer à la fête de Villeneuve, le dimanche suivant la fête religieuse de la Nativité.

La Maroune et la Fromende rentrées à l'étable, grand-mère Rosette s'activait à la préparation du souper. Le teint vermillon pour avoir trinqué avec les copains rencontrés, mon père s'asseyait à côté de moi sur le banc de bois, Mireille prenait place en bout de table près de son tonton pour qui elle éprouvait une vive affection, mes grands-parents nous faisant vis-à-vis.

² Baisers, en auvergnat

Dès la fin du repas, mon grand-père et ma grand-mère descendaient à l'étable, Rosette munie d'un seau en fer blanc brillant pour la traite, et Jules empoignant sa fourche dans l'étable pour nettoyer la litière et étaler une couche de paille fraîche derrière les vaches. Rosette déposait le seau, puis filtrait le lait à travers un tamis en métal dans une « biche » en terre cuite, c'est-à-dire un pot facilement transportable qu'elle rangeait au frais, dans la souillarde, petite pièce sombre de la maison exposée au nord.

Nous nous attablions ensuite pour une petite veillée où les adultes évoquaient les événements qui s'étaient déroulés pendant l'année dans le village, pendant que Mireille et moi regardions des livres d'images, toujours les mêmes, que l'oncle Paul, frère de mon père, lui avait achetés, celui de Bécassine en particulier ...

Vers 10h du soir, chacun gagnait son lit, mon père et moi dans le lit de la seule chambre, Mireille dans un lit en fer au fonds de la pièce, et mes grands-parents dans la salle commune où trônait leur lit.

Notre sommeil était agréablement accompagné du bruit de l'Allier, proche de la maison, qui roulait sur les cailloux de la « gravière » qui portait bien son nom.

Autour de 6h du matin, nous étions réveillés par le chant des coqs, le beuglement des vaches et l'agitation dans la pièce d'à côté où se préparait le café dont l'arôme nous arrivait aux narines. Aussitôt levés, ma cousine et moi, nous déjeunions d'un grand bol de lait tiré la veille accompagné de pain de seigle beurré, ou agrémenté d'une couche de confiture confectionnée par la grand-mère que nous appelions Mémé.

Vers 9h30-10h, ma cousine et moi nous l'accompagnions pour garder les vaches, profitant de l'escapade pour cueillir de grosses mûres toutes chaudes de soleil, en prenant garde de ne pas trop tacher nos vêtements, ce qui se serait peut-être soldé par une fessée de poignée d'orties que j'ai d'ailleurs reçue quelques années plus tard lorsqu'avec les galopins du village, nous sommes allés patauger à la rivière et jouer dans la barque du meunier qui était amarrée sous l'église ...

Pendant ce temps, Edouard et son père partaient pour la vigne familiale redresser quelques échalas, y attacher des ceps et ramasser des pêches très parfumées tombées au pied des arbres qui bordaient cette vigne.

L'après-midi, en pleine chaleur, mes grands-parents faisaient méridienne, persiennes tirées, comme le faisaient tous les paysans jusqu'aux environs de 4h.

Quand arrivait le samedi, l'animation régnait dans toutes les rues du village, les paysans d'alentour descendant à Villeneuve pour emprunter les deux cars les menant au marché de Brioude. L'un d'entre eux, conduit par Dauphin, remorquait une bétailière dans laquelle s'entassaient 5 à 6 veaux destinés à la vente. Tout le car résonnait des plaisanteries dites en patois qui faisaient s'esclaffer les femmes.

Du bord du trottoir de « chez l'Henriette » de l'hôtel Péliissier, haut-lieu des activités villageoises, je regardais ces aller-venues ainsi que le chargement des veaux dont les réticences à grimper causaient bien de la peine à leurs propriétaires.

Mon père remettait en état le matériel de pêche avec lequel il allait arpenter les rives de l'Allier, entrant parfois jusqu'à mi-mollet dans la rivière pour pêcher le « gros » (truites, blancs, vandoises ...).

En fin d'après-midi, les cars remontaient les paysans du matin, démunis de leurs veaux, mais la trogne bien enluminée. Leur équipe s'engouffrait soit chez l'Henriette, soit chez la Louise (ancien

hôtel de la Poste) pour boire encore quelques chopines, échanger quelques grasses plaisanteries, chapeau noir en bataille sur le haut du front, remonté au fur et à mesure des libations de la journée. La vedette de ces groupes était le cousin de mon père, prénommé Julette, toujours le premier pour inventer quelque farce, comme de faire remettre au Comte Ludovic de la Rochette un paquet contenant une pie crevée, sensée venir d'Amiens où habitait son fils Maxime, Ludovic de la Rochette se confondant en louanges sur la gentillesse de celui-ci, mais il déchantait en déballant le paquet après que la « gouttelette » offerte par Henriette ait été bue dans la cuisine de laquelle ne bougeait pas cette dernière, allongée sur un bat-flanc que ses ulcères empêchaient de quitter.

Une autre fois, et profitant toujours de l'escale-cuisine du Comte, Julette tirait du sac à provisions de celui-ci l'extrémité du chapelet de saucisses qu'il avait achetées chez Biscarra le boucher et le laissait pendre. Lorsque le Comte sortait, son sac à l'épaule, sans prêter attention à la farce qui se préparait, une meute de chiens se précipitait vers lui, tentant de happer la saucisse. Des coups de pied à droite à gauche bien appliqués tentaient de les disperser mais en vain. L'un des chiens ayant attrapé la saucisse, et dévidant le chapelet sur la route, la meute se précipitait pour participer au festin, et Ludovic de la Rochette, enfin allégé malgré lui, continuait d'un pied gaillard sa longue route qui le ramenait chez lui. C'est du moins ce qui m'a été raconté ...

Le dimanche suivant la Nativité de Notre Dame (fête patronale de Villeneuve) donnait lieu, dès le samedi, à beaucoup d'agitation chez les femmes qui préparaient dans leur cuisine les agapes du lendemain. Car la famille se rassemblait à cette occasion, venant parfois de villages éloignés, pour participer aux festivités, et il y avait beaucoup de convives.

Grand-mère Rosette, comme les autres, s'attaquait à la confection des pâtisseries, tartes, gâteaux de Savoie présentés en pièce montée. Pour le plat de résistance, elle fabriquait des « pâtés gras » composés de hachis de viande de porc bien relevée, et entourés d'une pâte qu'un jaune d'œuf appliqué avant la cuisson rendait dorée et croustillante à souhait.

Il y avait aussi les tripes mises dans une biche en terre cuite qu'elle préparait elle-même et qu'elle descendait l'après-midi chez le boulanger. Celui-ci les enfournait et les laissait mijoter toute la nuit dans un coin de son four pour en concentrer les arômes et les rendre ainsi plus savoureuses ...

Les tartes terminées, Rosette déposait sur sa tête un rond de feutre, ou coussinet, sur lequel elle posait en équilibre une grande planche de bois pour les supporter, de même que les gâteaux, qu'elle menait chez Vital le boulanger pour les faire cuire.

Quant à mon grand-père, il saignait pendant ce temps un gros lapin de son élevage dont il recueillait le sang dans un bol contenant un peu de vinaigre, afin d'en éviter la coagulation. Préparé en civet, ce sang conférait à la sauce de la viande toute sa saveur.

Une salade et des fromages du pays accompagnaient ce plat principal, terminé par les pâtisseries de la grand-mère.

Nous étions encore à table le samedi soir quand les cloches de l'église, mises en branle par Mimile, sonnaient à toute volée pour annoncer la fête du lendemain, ce qui nous rendait tout excités et joyeux.

Le dimanche matin, dès 7h, le carillon des cloches s'ébranlait de nouveau, annonçant la grand-messe de 9h, et nous sautions du lit, déjà énervés par la perspective de cette journée mémorable ...

Au petit déjeuner nous avons droit à des tranches de cornard, sorte de brioche en couronne ornée de piquants de pâte, que la mémé nous avait ramené de chez Vital en récupérant ses tripes.

Pendant ce temps, mon père et son oncle Jules arrivé de Paris, ainsi que Félix venu de Brioude, dégustaient les tripes en guise de petit déjeuner, arrosées d'une bouteille ou deux de « greffé » que le pépé avait sorties religieusement de dessous sa cuve, à côté de l'étable.

A 9h, les rues du village s'emplissaient d'une foule endimanchée se rendant à la messe. L'église, trop petite pour la circonstance, obligeait une partie des fidèles à suivre la messe derrière la porte ouverte ou sur la place de l'église.

Dès l' « ite missa est » formulé par l'abbé Bonnet, les enfants de Marie et les enfants de chœur s'activaient pour mettre en place la procession de la Sainte Vierge, entourée d'étendards et d'oriflammes. La procession s'ébranlait alors et remontait la rue de l'église, soutenue par les cantiques jusqu'au calvaire situé à côté de l'hôtel Pélissier, au lieu-dit « la croix des granges ». Un reposoir fleuri y avait été installé par les soins de Madame Marie, la fille de l'Henriette. La statue de la Vierge, portée par quatre hommes du pays, y était déposée et saluée par d'autres chants religieux.

La procession redescendait ensuite jusqu'à l'église et puis se dispersait ensuite, les femmes ayant à compléter leurs courses chez les nombreux commerçants qui exerçaient à l'époque à Villeneuve.

Les hommes s'engouffraient, la mine réjouie, dans les cafés proches où des tables étaient préparées à cette occasion. Le service, renforcé pour la circonstance, avait fort à faire pour satisfaire les hommes assoiffés qui s'y pressaient. Au-dessus du trottoir de l'hôtel, une bâche avait été tendue et des tréteaux installés ainsi que des bancs, pour la consommation le matin, mais aussi l'après-midi pour danser, le bal ayant lieu dans la salle principale. Mon grand-père faisait partie de l'orchestre, jouant du violon, les deux autres personnes jouant de l'accordéon et de la batterie. Entre temps, mon oncle Marius, sa femme et ses trois enfants étaient arrivés à pied de la Redonde, tout heureux de retrouver mon père, et, quant à moi, de revoir mon cousin René et mes cousines Georgette et Lilli.

Dès les 12 coups de midi sonnés par le carillonneur, les cafés se vidaient, chacun ayant hâte de déguster le repas de fête. Dans la maison familiale, les hommes, anciens combattants, échangeaient leurs souvenirs de guerre et les femmes à l'autre bout de la table évoquaient les faits divers se rapportant à leurs enfants et leur exploitation.

Vers 4h de l'après-midi, après un bon café arrosé d'un marc maison, les hommes montaient sur la route envahie par la foule des paysans redescendus des villages et des gens des bourgs proches qui venaient profiter de la fête foraine et des jeux organisés par la municipalité : course en sac, jeu de la biche (pigeon enfermé dans une biche qu'il fallait libérer en la cassant avec un bâton), jeu de la poêle (suspendue à une corde et enduite de suie à l'extérieur où on collait une pièce de 2 francs qu'il fallait attraper avec le nez), course à vélo entre Villeneuve et Brioude, dotée d'un prix en monnaie ou en bouteilles.

Entre temps, après avoir aidé à la vaisselle, mes tantes remontaient aussi sur la route pour essayer de retrouver maris et enfants dans la cohue. Mes cousins et moi alternions sur le manège les tours en vélo, ou sur le dos d'une chèvre, d'un cochon ou d'un petit cheval, pris d'assaut par une ribambelle de gamins, garçons et filles, qui attendaient leur tour en piaffant d'impatience.

Les hommes devaient prouver leur adresse au stand de tir en cassant une assiette, ou une pipe en terre, ou en crevant des petits ballonnets. Les femmes examinaient le travail des forains qui mettaient en valeur leurs tissus, leurs vanneries confectionnées sur place, leur vaisselle, leurs chaussures.

Le soir, autour de 8h-9h, après le repas et la traite des vaches, toute la famille encadrant la mère Rosette repartait chez Henriette et Marie où grand-père Jules jouait du violon. Tout le monde s'installait autour d'une table, et mon père et mes oncles invitaient les femmes à danser la valse ou la polka. L'oncle Félix, spécialiste de la bourrée et de la valse, montait sur une table du bistrot avec Solange où ils se produisaient en spectacle pour la plus grande joie des spectateurs.

Le cousin Juliette s'empressait de venir inviter Rosette, sa tante, qui refusait en faisant des mines. Mais nous l'encourageions à accepter et elle finissait par suivre son neveu sur la piste, pour le plus grand plaisir de mon grand-père, juché avec l'orchestre sur la plus grande table du café.

Aux alentours de 10h-10h30, à la nuit tombée, tout le monde refluit vers l'hôtel du Pont. Sur la place, un feu d'artifice était tiré par les pompiers de Villeneuve, faisant l'ébahissement des spectateurs, les enfants en particulier. Il terminait pour eux la journée, et Rosette, accompagnée de Jeanne et Solange, nous ramenait pour nous mettre au lit à la maison, mes cousins de la Redonde couchant dans le foin de la grange du haut.

Tout le monde reprenait sa route le lendemain matin, après le petit déjeuner, et une crise de fou-rire d'avoir vu les oncles, tantes et cousins, descendre de la grange tout « embourraillés », les habits et les cheveux pleins de brins de foin qu'ils n'avaient pas remarqués dans la semi-obscurité de la grange.

La fête terminée, les jours se succédaient suivant le rythme lent et régulier de la vie à la campagne, entrecoupé de promenades à la Redonde où nous étions invités à déjeuner. Ces jours-là, nous devions traverser l'Allier avec la barque de l'oncle Marius et cette perspective nous réjouissait énormément Mireille et moi. Sa femme et lui guettaient le passage du facteur de St Ilpize, qui faisait sa tournée d'une vingtaine de kms à pied, et le chargeaient de prévenir mon père de leur invitation pour un jour donné en semaine.

Le moment venu, nous partions pour la Vialette par la route, et avant le virage de Lomenède, après avoir traversé le village, nous descendions à travers champs jusqu'à la rivière. Mon père sifflait alors, les doigts dans la bouche, pour avertir son frère que nous étions là. Nous voyions arriver celui-ci sur la route d'en face quelques instants plus tard, puis se diriger vers sa barque, la détacher, prendre sa perche et amorcer sa traversée vers l'autre rive.

Nous embarquions, Mireille et moi, tellement excités que l'oncle nous faisait asseoir tout de suite sur l'unique planche qui servait de siège pour que nous ne tombions pas à l'eau. Nous scrutions le fonds de l'Allier, si claire que nous pouvions voir les poissons évoluer parmi les algues.

Arrivés près de la Redonde, mon oncle attachait sa barque au tronc d'un arbre et nous arrivions au moulin où nous attendaient sur les marches du grand escalier de pierre, la tante Jeanne et ses trois enfants.

Sur le perron, des paniers de pommes, poires, prunes et pêches cueillies dans leurs vignes exhalaient un parfum suave et délicieux qui nous faisait succomber à la tentation d'en goûter aussitôt sans attendre le dessert.

Pendant que les grandes personnes entraient dans la salle-à-manger/salle-à-coucher, contigüe à la cuisine, nos cousins nous entraînaient vers le moulin que nous avions plaisir à voir fonctionner, ou au bord du bief où l'eau tombait en cascade pour faire tourner la grande roue, remplacée par la suite par des turbines. Mireille et moi étions étonnés par la masse que représentait le pressoir à pommes constitué par une cuve dans laquelle tournait une énorme pierre cylindrique mue également par l'eau, si mes souvenirs sont bons, ou par une vache tournant à l'extérieur.

La tante nous appelait pour le repas et nous remontions en vitesse, l'appétit aiguisé par nos exercices au bord de l'eau. Les 5 enfants s'installaient au bout de la grande table de ferme, les 3 hommes ensemble, et les femmes à l'autre bout y compris Eugénie, mère de Jeanne, pour servir et desservir les plats. Le repas très animé était surtout composé des produits de la ferme : jambon de pays, saucisses sèches, lapin élevé en cage, etc. ... tout cela terminé par une tarte et un pousse-café de marc pour les hommes.

Sitôt le repas terminé, nous repartions au ruisseau coulant sous le pont pour essayer d'y voir des écrevisses. Nous allions aussi cueillir des noisettes et les cassions avec des pierres prélevées sur le bord du ruisseau.

Vers 5h du soir, Marius nous faisait retraverser l'Allier dans sa barque et nous arrivions sans incident sur la terre ferme de l'autre côté de la rivière. A cette heure-là, les paysans rentraient des champs, et mon père et Jules s'arrêtaient pour échanger quelques propos avec eux, mon père ayant été « élevé » jusqu'à l'âge de 19 ans à Villeneuve et les connaissant tous en tant que camarades de classe.

Mon grand-père possédait dans la montagne une parcelle de bois située sur la crête, au-dessus de la cabane à Macadon, au lieu-dit « le Bessadou » qui avait donné son nom à la parcelle.

Une fois dans la semaine, après la visite à la Redonde, nous montions avec les vaches attelées au char chercher le bois coupé par Jules l'année d'avant et qui avait séché sur place. Il s'agissait le plus souvent de quelques pins et d'un ou deux fayards destinés à assurer le chauffage et la cuisine toute l'année, surtout l'hiver. Il n'existait pas encore d'autre moyen de chauffage, butane, propane ou mazout.

Mireille et moi, qui suivions à pied, profitions de l'aubaine pour cueillir les mûres sur les ronciers, en faisant attention de ne pas tacher nos habits pour ne pas nous faire gronder au retour.

Arrivés au bois, le père Jules dételaient les vaches du char et les faisait monter à travers bois jusqu'aux arbres abattus. Puis, il attachait une chaîne à l'extrémité du tronc en y pratiquant un nœud coulant et l'autre extrémité au joug qui liait les vaches l'une à l'autre. Il donnait alors à ses bêtes l'ordre de se mettre en route, et de la pointe de l'aiguillon, il piquait légèrement l'épaule des vaches pour accélérer leur marche.

Arrivés au chemin, le tronc était détaché et libéré de sa chaîne. Jules et Edouard soulevaient alors le bois et déposait la plus étroite des extrémités sur le bord arrière du char, puis l'autre, et nous repartions après avoir fait quelque temps la navette entre le chemin et la parcelle.

Au retour, nous descendions le chemin plus large et plus facile de la Tire, ancien chemin romain carrossable malgré sa nature rocheuse.

Nous arrivions à Villeneuve pour nous mettre à table, le char ayant été garé auparavant devant le cuvage, le long du mur de l'enclos de Pélissier.

Dans le courant de l'après-midi, mon grand-père et mon père déchargeaient le bois et le rentraient dans le cuvage.

En soirée, je retrouvais mes copains, notamment le mitron, fils de Vital le boulanger, et nous nous amusions à imiter les bateliers, avec une simple planche posée sur la route, et poussant chacun avec un bâton comme le faisait Marius.

Deux fois par an, les femmes du pays faisaient la grande lessive qu'on appelait « la Besade ». Elles faisaient bouillir les draps dans un grand chaudron en fonte posé sur un trépied, en plein air, soit dans la rue devant leur maison, soit à l'Allier, empruntant pour ce faire un tombereau tiré par les deux vaches et conduit par mon grand-père.

Rosette rajoutait dans l'eau de la lessive deux ou trois pelletées de cendre de bois et des copeaux de savon de Marseille. Le bouillage était entretenu par la Mélanie, lavandière attirée, aidée par ma grand-mère. Avec un bâton, elle retournait le linge pour qu'il trempe de tous les côtés. Une fois bouilli, Mélanie s'installait à genoux sur un coussin, en bordure de l'Allier, là où il y avait du courant, et commençait à taper énergiquement sur le linge, déroulé dans la rivière au fur et à mesure, puis le rinçait dans l'eau courante et limpide, et l'essorait. Rosette et elle le mettaient alors dans une grande corbeille en osier, puis empoignaient les deux anses et choisissaient un emplacement où les pierres étaient propres, sur la gravière, pour y étaler leur linge. A l'époque, celle-ci n'était constituée que de cailloux et de pierres, sans végétation sauvage comme c'est le cas maintenant.

Les draps étaient maintenus aux quatre coins par une pierre assez lourde pour éviter leur envol en cas de coup de vent.

Pendant ce temps, Mireille et moi fabriquions des petits barrages, jetions des cailloux dans l'eau et gambadions sur les galets sans crainte de nous entailler les pieds.

Rosette invitait la lavandière à déjeuner, et, en fin d'après-midi, accompagnait son mari pour ramasser le linge séché dans la corbeille et fleurant bon le savon de Marseille et l'air pur de Villeneuve.

L'Edouard employait son temps à taquiner et pêcher le « blanc » et autres poissons de l'Allier, ou à faire le tour du village pour y rencontrer ses copains.

A l'époque, les rues du village étaient très animées car il y avait une circulation presque permanente des paysans, les femmes vaquant à leur approvisionnement et les hommes montant et descendant la rue principale, et adjacentes, avec leurs chars et leurs bêtes.

Sauf à l'heure de la « méridienne » où le calme retombait.

Il y avait beaucoup de commerçants à Villeneuve qui accueillaient ses autochtones : quatre épiciers, deux boulangers, deux bouchers, deux cordonniers, deux maréchaux-ferrants, un charron, Ducroc, qui fabriquait lui-même ses chars, deux menuisiers, deux couturières et cinq cafés dont trois qui faisaient restauration en même temps.

Peu à peu, nous nous rapprochions de la fin septembre, et déjà, les hommes du pays commençaient à préparer cuves et bacholes³ dans la perspective des vendanges qui se faisaient suivant la maturité du raisin, variable d'une année à l'autre, fin septembre ou début octobre.

De bonne heure, le jour venu, le vigneron, en l'occurrence le père Jules, réunissait parents et amis et prenait avis des uns et des autres pour savoir par laquelle de ses vignes on attaquait la cueillette. Tous les vendangeurs s'activaient alors, qui armés d'un couteau, qui armés d'un sécateur, et d'un panier qui pouvait contenir une quarantaine de grappes.

Mon grand-père suivait et s'arrêtait avec son char rempli de six, sept bacholes, et de barres pour les manœuvrer, y compris le pilon qui permettait d'écraser les grappes dans la bachole. Une fois

³ Récipient de bois ovale de 45l avec deux manchons qui permettent d'y passer deux barres munies d'un anneau pour les soulever

remplies et le raisin pilé, un premier convoi ramenait les baches à la cuve dans laquelle le raisin était déversé, et repartait ensuite vers la vigne.

Le lendemain, même cérémonie dans une autre vigne jusqu'à épuisement de la récolte. Quand la cuve était remplie, la fermentation pouvait alors commencer de façon naturelle, et dès le troisième jour, le père Jules se penchait au-dessus de la cuve pour constater le début du bouillonnement, sans s'attarder à cause du danger d'asphyxie provoquée quelquefois par les vapeurs de la vinification.

Midi et soir, mon grand-père plongeait le chapeau constitué par les peaux remontées à la surface à l'aide d'une fourche à deux dents, afin d'oxyder davantage le liquide vinifié et l'aider à se colorer.

Au bout de sept à huit jours environ, le vin était enfin bon à être tiré par la bonde située en bas de la cuve, et recueilli par une ou plusieurs baches auparavant rincées, où on le laissait reposer afin qu'il s'éclaircisse de ses impuretés. C'était ensuite la mise en tonneau, précédée de la dégustation par les uns et les autres, passant dans la rue, à l'aide d'un vieux quart de soldat tout culotté.

Mon grand-père, l'œil inquiet, attendait le verdict du goûteur, lequel était toujours, et dans tous les cas, favorable.

Avec la fin des vendanges arrivait la fin des vacances de l'Edouard et de Marcel, et mon père recommençait à préparer les valises, les emplissant de saucisses sèches, de fromages et d'un litre de marc, qui remplaçaient le café et le pain d'épices de Valenciennes.

Mais l'enthousiasme n'y était plus !

Dans l'après-midi fixé pour le départ, nous faisons la tournée des adieux, car nous ne reviendrions que l'année suivante à la même période. Chacun avait à cœur de trinquer avec mon père, ce qui, au moment de quitter mes grands-parents, lui rendait la séparation moins pénible car il était d'humeur guillerette ...

Nous prenions le car aux alentours de 6h du soir qui nous menait jusqu'au bas de la montée St Laurent à Brioude, pour souper avec Félix et Solange avant de reprendre le train de nuit pour Paris.

Vers 21h30, nous nous mettions en route pour la gare, accompagnés de mon oncle, ma tante et ma cousine. Félix poussait son « charret »⁴, chargé de nos valises, ce qui nous arrangeait bien.

Le train arrivant en gare, c'étaient de grands adieux, de grands « poutous » sur le quai, Mireille pleurant comme une madeleine. Par la vitre du wagon, nous agitions les bras jusqu'à ce qu'ils disparaissent au bout du quai.

Ces vacances passées me laissaient un goût de nostalgie vite estompé, car il fallait chercher des places pour la nuit, de préférence dans un compartiment vide, ce qui nous permettait de nous allonger ... Il en fut ainsi pendant une dizaine d'années ...

Des années plus tard, à l'âge de 17 ans, je refaisais seul le voyage que me permettait le congé scolaire de l'Ecole Primaire Supérieure de Valenciennes où je prenais des cours du soir. Ma grand-mère maternelle était décédée après de terribles souffrances, et j'en avais été tellement bouleversé et déprimé que j'avais refusé de continuer mes études classiques, à la grande déception de ma mère qui souhaitait pour moi le métier d'instituteur.

Quelques années auparavant, en février 1935, un malheur s'était abattu sur la famille : mon cousin René qui avait 14 ans à l'époque était mort d'une pneumonie, plongeant ses parents et ses deux

⁴ Sorte de brouette sans côtés

sœurs dans le plus profond des désespoirs. Je restais donc le seul Bonnet porteur du nom, ce qui me conférait pour plus tard la responsabilité de le continuer.

C'était toujours avec le même plaisir que je reprenais le chemin de Villeneuve, même si ma cousine Mireille, devenue jeune fille, entourée d'amies de son âge, préférait passer désormais ses vacances avec elles à Brioude.

Mes copains, eux, vivant à Villeneuve et dans la commune y prenaient aussi leurs vacances. Ils m'accueillaient avec satisfaction, sachant que nous allions tous ensemble faire quelques bonnes virées en bicyclette. Il y avait toujours le mitron plus les deux Pélissier-Trouillet, Paul Servant, Gilbert Hénard qui constituaient le noyau de la troupe. Nous nous réunissions en soirée, après le dîner, une fois les travaux des champs ou de la boulangerie et de l'hôtel terminés pendant que j'aidais mon grand-père à ses différentes tâches, ou que j'allais pêcher. Nous nous installions sur les pins coupés, alignés devant la boulangerie, ou sur le trottoir de l'hôtel Pélissier où nous bavardions de choses et d'autres.

Le dimanche après-midi, nous partions, toujours en vélo, assister à quelques manifestations sportives ou fêtes dans les communes voisines, ou à Lavoûte pour prendre un verre tout simplement, histoire de changer de décor.

Quelquefois, avec le mitron, Elie, nous organisions une partie de pêche, les autres copains n'étant pas spécialement « mordus » comme nous l'étions nous-mêmes. Nous partions vers les 10h, avec d'un côté la « benelle »⁵ et de l'autre côté la musette contenant saucisse sèche ou jambon, fromage, quignon de pain et « chopine » de vin. Nous attaquions notre partie de pêche par la gravière, et descendions les rives de l'Allier en « gueyant » de temps à autre pour éviter les accidents du terrain jusqu'à la gravière de la Vialette. Là, nous nous installions à l'ombre pour y « casser la croûte », chacun comparant ses prises à celles du voisin.

Après une pause de 3/4 d'heure où nous renouvelions nos appâts constitués uniquement par des sauterelles, nous continuions vers l'aval, jusqu'à Grandchamp, terme de notre séance de pêche. Là, le mitron et moi descendions à la cave de son père où nous nous rafraîchissions directement au tonneau, ce que j'appréciais à sa juste valeur. Toujours pêchant nous refaisions la route dans le sens inverse, retour marqué par un arrêt à la Redonde, chez Marius, où il fallait absolument trinquer. J'y laissais quelques poissons, blancs ou vandoises, et nous reprenions notre chemin pour Villeneuve en lançant notre ligne de temps à autre, jusqu'à la gravière. La pêche était toujours fructueuse, compte tenu de la quantité de poissons qui peuplait à cette époque la rivière, et du petit nombre de pêcheurs.

Je vidais ma benelle devant mes grands-parents admiratifs. Rosette mettait les poissons au frais dans la soullarde, enveloppés dans un torchon humide. Le lendemain matin, elle en distribuait une partie à Mr et Mme Consoli qui avaient en charge une nombreuse famille ; quant à moi, j'en donnais un plat à Mr de la Rochette qui assistait tous les matins à la messe, et dont le château était envahi à l'époque par ses enfants et petits-enfants. Il en profitait pour s'arrêter chez l'Henriette et y faire ses courses, et c'est souvent là où je le rencontrais.

De temps à autre, j'allais passer une journée à la Redonde pour aider mon oncle Marius à ramasser les gerbes de blé qui étaient dressées en meule à la redonde en attendant la batteuse qui passait seulement fin août, début septembre. Ou nous allions à sa vigne pour raccourcir les pieds afin que les

⁵ Bouteille d'un ½ litre

grappes soient davantage nourries par la sève, et enlever quelques feuilles pour que le soleil pénètre davantage dans les ceps.

Arrivait le jour des « battages » à Villeneuve. La préparation se faisait la veille où il fallait aller chercher la batteuse à St Ilpize, lui faire traverser le pont à l'aide de deux attelages de deux vaches chacun, l'un pour tirer la locomobile, l'autre la batteuse elle-même. Cela donnait parfois lieu à des péripéties, certaines vaches refusant d'affronter la traversée du pont, compte tenu du vide et du manque de stabilité de la passerelle. Après maintes tentatives, on devait aveugler la vache récalcitrante à l'aide d'une veste jetée sur les cornes.

Les cultivateurs qui avaient aménagé une aire de battage encadrée par des meules de blé et de seigle, y mettaient en place la locomobile et la batteuse.

Le lendemain matin, au point du jour, le mécanicien mettait en chauffe la machine, et dès qu'elle avait atteint la pression nécessaire, lançait trois coups de sifflet stridents, qui indiquaient que le travail pouvait commencer.

Les propriétaires des meules, aidés par les voisins, occupaient alors différents postes de travail et entamaient les différentes tâches qui leur étaient dévolues. Bientôt un nuage de poussière s'élevait dans les airs, dû à la séparation de la « balle » du grain, de l'épi, assoiffant les gosiers, désaltérés de temps à autre par la « piquette » que les femmes amenaient dans des pichets.

Vers midi, un autre coup de sifflet arrêtait le travail pour le temps du repas. Celui-ci se déroulait sur place, à l'ombre des « paillères »⁶, puis après une pause d'une demi-heure, souvent agrémentée d'une courte sieste, le travail reprenait jusqu'à ce que toutes les gerbes soient avalées par la machine.

Le lendemain matin, ou parfois le soir, si nous terminions tôt, nous emmenions la machine et la batteuse vers une autre paillère, et les battages recommençaient.

C'était une des dernières fois où je pus venir en Auvergne durant les vacances d'été car mes parents m'avaient fait embaucher dans une usine de constructions mécaniques où je débutais courant octobre en tant que fraiseur raboteur, et la première année, je n'ai pas eu de congés.

Puis, ce fut la déclaration de guerre avec l'Allemagne le trois septembre 1939. Mon usine fut réquisitionnée et la charge de travail augmentée, en conséquence de quoi les vacances que j'aurais dû prendre ne m'ont pas été accordées.

En mai 1940, ce fut l'évacuation devant l'avance des Allemands qui arrivaient de toutes les villes du Nord tombées entre leurs mains, après celles de la Belgique et de la Hollande. Ma mère et moi sommes venus nous réfugier chez mes grands-parents paternels à Villeneuve, mon père ayant l'obligation de maintenir son poste en gare de Valenciennes, jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de partir à son tour. La gare avait été bombardée et les trains ne circulaient plus. C'est donc à bicyclette qu'il partit de Valenciennes avec un collègue, mais lorsqu'ils arrivèrent sur la Somme à St Riquier, les Allemands étaient déjà là. Ils restèrent donc à donner un coup de main chez un menuisier de St Riquier pendant huit jours et repartirent, toujours pédalant, à Valenciennes où tout était désorganisé. Il leur fallut se débrouiller pour subvenir à leurs besoins.

Quelques jours après, ils furent réquisitionnés en gare de Valenciennes pour procéder au déblaiement des bâtiments qui avaient souffert des bombardements.

⁶ Meules de blé ou de paille

Quant à nous, nous sommes restés trois mois en Auvergne avec d'autres réfugiés venus de Paris et de Dijon. Au début du mois d'août, les laissez-passer ont été délivrés aux évacués qui pouvaient justifier d'un domicile habitable, ce qui était notre cas. Nous sommes repartis par train spécial réservé aux évacués jusqu'à Paris où mon père est venu nous attendre car il n'y avait pas de correspondance pour le Nord et il fallait utiliser les transports de wagons de charbon repartant à vide vers le Pas-de-Calais. Si bien que nous sommes allés jusqu'à la gare de triage du Bourget, en autobus, et sans se faire repérer par les Allemands, sans bruit, attendre le départ d'un train de marchandises, de jour comme de nuit. Nous passions quelquefois sous des ponts gardés par des soldats allemands qui s'esclaffaient en nous voyant passer tout noirs de poussière de charbon. Quelques heures après, nous avons été accueillis pour la nuit dans un centre où nous avons pu nous laver, nous restaurer et dormir quelques heures sur une paille, avec bien de la satisfaction.

Le lendemain matin, mon père nous a emmenés à la gare de Douai d'où nous nous sommes enfin partis pour Valenciennes, et où nous avons retrouvé notre maison.

Une fois réadaptés, je me suis mis en quête d'un emploi, car mon usine bombardée avait licencié ses ouvriers. J'avais appris que la SNCF embauchait des agents, étant donné l'ampleur de la remise en état des installations. Je me présentais au service de la voie et des bâtiments où ma candidature a été retenue en tant qu'auxiliaire cantonnier mais je n'ai jamais été employé sur la voie. J'ai été utilisé comme garçon de bureau à la section VB de Valenciennes où j'ai été bien accueilli, ce qui m'a permis de m'initier à la partie administrative de cet établissement.

J'y suis resté jusqu'au 20 décembre 1942, date à laquelle j'ai été expédié à Hambourg au titre du STO (service du travail obligatoire) avec quelques autres cheminots valenciennois.

Un convoi fut formé en gare de Lille. Nous y sommes donc partis le 21 dans la soirée. Il a été procédé sur place à la répartition des travailleurs dans les différents centres de la Reichbahn d'Hambourg. Le groupe de Valenciennes a été affecté à l'entretien des voies du secteur de la gare Hambourg-Karbour.

Nous avons été réceptionnés par un chef de district allemand et emmenés au camp installé entre deux plateaux de triage, à proximité d'une usine de caoutchouc synthétique qui constituait un objectif stratégique pour les bombardements alliés.

Le camp était constitué de baraquements en bois, chaque baraquement pouvant abriter une vingtaine d'individus.

Dès le lendemain, nous avons été emmenés sur le lieu du travail par une température de moins dix degrés à laquelle nous essayions de résister en nous activant au maximum et en battant la semelle. Nous n'étions pas équipés du point de vue vestimentaire et c'est grâce à notre jeunesse et à la vie saine que nous avons eu auparavant que nous ne sommes pas tombés malades les uns et les autres.

Vers dix-sept heures, nous rentrions au camp pour nous laver et prendre le repas du soir au réfectoire. Celui-ci était constitué de soupe aux choux et d'une saucisse ou d'une boulette de viande, avec de la gélatine diluée en guise de sauce.

Par la suite, nous avons trouvé un petit « gasthaus »⁷ sur le chemin du retour de notre travail où nous avons droit, pour 20 pfennigs, à une portion de poisson grillé enrobé de sauce blanche et une portion de pommes de terre, ceci deux à trois fois par semaine.

⁷ Restaurant

L'hiver était rude, marqué par de nombreuses chutes de neige, ce qui obligeait les Allemands à constituer des équipes de jour et de nuit pour déneiger les aiguillages. Nous travaillions douze heures de suite, de jour comme de nuit, dans des conditions extrêmement pénibles, car n'ayant pas reçu de bottes, nous avions constamment les pieds trempés.

Je suis resté deux mois sur ce poste, puis j'ai été affecté avec d'autres valenciennois au triage des wagons à Hambourg-Harbour pendant deux mois environ. C'est pendant cette période qu'ont eu lieu les premiers bombardements sur Hambourg, notamment la nuit. Lorsque les sirènes se mettaient à hurler et les projecteurs à s'éteindre, nous devions fuir dans l'obscurité vers un abri creusé dans la terre recouvert de dalles de béton, après avoir soufflé nos lanternes à carbure, pendues sur notre poitrine.

Quelques cheminots allemands, plus sympathiques que d'autres, nous faisaient cadeau de leurs tickets de cantine personnels, lorsqu'ils apportaient leur repas de chez eux, ce que nous apprécions à sa juste mesure.

La vie au camp s'organisait petit à petit. Nous avons formé une équipe de football avec l'autorisation du chef de camp allemand (führer-lager), et nous rencontrions, le dimanche après-midi, les équipes d'autres camps. Un de nos camarades de chambrée, accordéoniste, nous régalaient le soir des airs en vogue, comme « Lili Marlène », « Mon p'tit quinquin », « C'est la valse brune » qui nous rappelaient le pays, notamment pour les deux derniers.

Un dimanche que nous avions organisé un cross sur un circuit empruntant plusieurs rues autour du camp, nous nous sommes fait arrêter par les feld-gendarmes. Après de laborieuses explications, ils nous laissèrent enfin rentrer au camp et cela a marqué la fin de nos épreuves sportives en cross.

Vers avril-mai, nous commençons à être acceptés dans les bars entourant le camp où nous avons plaisir à déguster une excellente bière, le dimanche principalement. L'office religieux auquel certains voulaient assister se faisait dans un temple protestant que nous avons pris pour une église, et ne sachant comment suivre la cérémonie, mes camarades catholiques ne s'y étaient plus aventurés. C'est ainsi que nous avons remplacé le service religieux par celui de Bacchus.

Quelquefois le dimanche après-midi, nous prenions le bateau à Harbourg pour aller visiter Hambourg même, sans pouvoir rentrer dans les musées ni dans les cinémas d'où nous étions refoulés à grands cris de « Raus », « Raus ».

Début juillet, les alliés avaient entrepris de grands bombardements à Hambourg. Pendant six jours et cinq nuits nous devions rester dans les abris d'où nous nous échappions entre les alertes pour chercher du ravitaillement au camp. C'est pendant cette période que la ville de Hambourg a été détruite à 80%.

J'avais réussi à obtenir vers le quinze juillet et grâce à un interprète polonais une permission de trois jours pour rendre visite à ma mère, soi-disant gravement malade. Mon père, mis dans la confiance, m'avait envoyé un télégramme pour me l'annoncer. Arrivé à Valenciennes, et au bout de trois jours, je suis parti chez des amis, les Druesne, qui me cachèrent chez eux, dans la chambre de leur fils tuberculeux qui était parti en cure en Haute-Savoie.

Un matin, je me rendais chez mes parents pour me laver et déjeuner, quand, la figure pleine de savon à barbe, j'entendis frapper à la porte de la cuisine. Ma mère, toujours aux aguets, se précipita et reçut de la voisine l'avertissement que les gendarmes allemands, s'étant trompés de rue, avaient frappé à la porte du n° 1 de cette rue, le même que le nôtre.

Ils venaient me chercher et m'arrêter. Ma mère eut la présence d'esprit de jeter le blaireau plein de savon dans la cuisinière allumée, pendant que je me jetais sur ma veste et enjambais le rebord de la fenêtre de la cuisine pour filer chez la voisine à travers le jardin.

Les gendarmes perquisitionnèrent la maison et n'y trouvant rien de suspect, repartirent bredouilles en poussant leur vélo. L'alerte avait été chaude et je m'en étais bien tiré.

Presque chaque jour, je descendais à la gare de Valenciennes où je rencontrais les responsables du groupe de résistance cheminot auquel j'avais adhéré quelques jours après mon retour d'Allemagne. Prenant maintes précautions, j'organisais avec le chef de groupe et mes camarades des actions de résistance consistant, soit en transport d'armes depuis Lille, base du mouvement, soit en sabotages sur les voies ferrées ou les usines travaillant pour les Allemands. Je faisais équipe avec un camarade d'enfance de la cité, André Bourroux, que j'avais retrouvé au sein de Résistance-Fer. Notre groupe dépendait du War Office, dont le chef pour le Nord avait pour pseudonyme le titre de « Capitaine Michel », membre du fameux réseau « Buck-Master », dépendant directement de Londres⁸.

Bien entendu, mes parents ignoraient mon engagement. Cela dura jusqu'à la mi-octobre, période pendant laquelle l'un de nos camarades fut arrêté et torturé par la Gestapo, suite à une dénonciation. La douleur lui arracha la révélation des noms de ses camarades. Heureusement, nous avons été prévenus à temps par une française travaillant à la Kommandantur, et maîtresse d'un officier allemand.

Nous avons reçu l'ordre de nous disperser et je décidais de gagner l'Auvergne après avoir fait mes adieux à mes parents et mes amis. J'avais demandé à ma mère de préparer une valise de vêtements que mon père put mettre à la consigne de la gare, en attendant que je l'emmène après en avoir récupéré le ticket. Je m'embarquais vers 8h30 pour Aulnoye, et de là, pour Paris où il fallait que j'attende jusqu'au soir le train se dirigeant vers Nîmes.

L'après-midi, en gare de Lyon me sembla être très longue car je n'en bougeais pas, de peur de me faire repérer par les patrouilles allemandes déambulant dans le hall de la gare.

Enfin, après dégustation du « briquet »⁹ en salle d'attente, le train fut mis à quai vers 20h. Je choisis une voiture du milieu, sachant qu'au passage de la ligne de démarcation à Moulins, le contrôle des papiers par deux patrouilles allemandes commençait par la tête et la queue du train.

Petit à petit, le train se remplissait, du fait que nous étions à quelques jours de la Toussaint, et les couloirs étaient occupés par les voyageurs n'ayant pas trouvé de place. Nous sommes arrivés à Moulins vers les 1h du matin, et dès l'arrêt, les haut-parleurs annoncèrent que les voyageurs étaient priés de ne pas descendre du train pour permettre le contrôle des papiers d'identité. Immédiatement, les voyageurs commencèrent à s'agiter, les hommes cherchant leur porte-monnaie, et les femmes ouvrant leur sac et y fouillant.

Je fis semblant de chercher de même, mais n'ayant pas de carte d'identité, sauf celle qui notifiait mon adresse à Valenciennes, je fus tout heureux de retrouver une ancienne carte, couleur chamois et comportant une photo, qui m'avait été fournie par une société de gymnastique. Au bout de vingt minutes, un mouvement se dessina dans le couloir, à la voiture voisine de la nôtre, et le « Papier bitte » se rapprocha. Un grand bruit se produisit sur le quai à ce moment-là : c'était le train de Clermont-Paris qui entrait en gare. Dès son arrêt, le même haut-parleur fit la même annonce et

⁸ Il sera tué par les Allemands à Lille, au cours d'une fusillade.

⁹ Casse-croûte semblable à celui des mineurs qui le mangeaient à la lueur du briquet

aussitôt, les allemands sautèrent sur le quai et montèrent dans le train croiseur. Quelques minutes après, notre train s'ébranlait. Je m'en étais bien sorti !...

Je débarquais à 7h du matin à Brioude, sans plus aucun incident de route. Je me dirigeais vers la maison de Félix en compagnie d'un jeune ex-marin de la marine nationale dont le bateau avait été sabordé à Toulon et qui m'avait demandé si je connaissais Brioude et l'endroit d'où partait le car pour Ally.

Place de Paris, devant le café Thomas, je le laissais en attente du car dont je ne connaissais pas les horaires. Une jeune fille en vélo qui était passée devant nous s'arrêtait quelques mètres plus loin et revenait vers nous. C'était Mireille, toute ébahie de me trouver là, me croyant toujours à Hambourg, et je la mis au courant de ma situation.

Après une pause chez mon oncle, je repris le car en bas de la montée St Laurent et débarquais à Villeneuve en début de matinée, à la grande surprise des villageois que je rencontrais. Mon grand-père se montra encore plus stupéfait de mon irruption et m'accueillit avec beaucoup d'affection ainsi que ma grand-mère.

Je prenais là mes quartiers d'hiver, ignorant pour combien de temps j'allais partager leur vie. Les jours suivants, j'allais rendre visite à la famille que je n'avais pas vue depuis 1940 et renouais avec mes copains tout heureux de me retrouver.

Je m'adaptais facilement à la vie rurale, chaussant sabots ou bottes suivant le temps. Cet hiver 43-44 fut très rude, principalement le mois de janvier où la température descendit à - 20, - 22° pendant trois semaines. L'Allier était complètement gelée, la couche de glace étant suffisamment épaisse pour permettre le passage des attelages se rendant au moulin de St Ilpize.

Nous restions confinés dans les maisons, sortant uniquement pour renouveler la provision de bois et assurer le ravitaillement des animaux. Procéder au remplissage d'eau des seaux était une véritable gageure car le robinet du bac de la fontaine étant gelé, il fallait le réchauffer à l'aide de torches de papier enflammé... ce que faisait à l'avance, le matin, le père Jules Pélissier, père de Marie.

Au printemps suivant, nous ressortions les bêtes, l'herbe commençant à pointer dans les prés et la montagne. C'était l'époque de la taille de la vigne, des labours pour l'ensemencement en blé et en seigle des champs.

Vers le mois de mai, un groupe de résistance fut créé à l'instigation de l'instituteur, Mr Sabatier. Nous étions une quinzaine comprenant une majorité de jeunes d'une vingtaine d'années, mais nous avions peu de moyens pour organiser des expéditions. Notre action se bornait à poser de nuit des affiches de propagande anti-allemande et anti-vichyste sur les murs de Villeneuve et des hameaux avoisinants.

Puis arriva le jour du débarquement en Normandie le 6 juin 1944, salué avec enthousiasme. Nous avions alors que l'action prévue ne tarderait pas à débiter. Ce fut une déception pour moi que le groupe de Villeneuve, rejoignant le maquis du mont Mouchet et ses trois mille participants, ne m'attende pas en juin pour effectuer sa première opération. Il y avait des gens du Puy de Dôme, du cantal, de la Haute-Loire, de la Lozère. Mon oncle de la Redonde m'avait demandé de l'aider à travailler dans les vignes et j'étais parti la veille de ce rassemblement duquel je n'avais pas été averti.

Certains groupes arrivaient avec des armes qui avaient été parachutées par les alliés américains, d'autres étaient armés sur place. Les Allemands attaquèrent avec des forces considérables, appuyées le troisième jour par l'aviation. Les maquisards, après une résistance acharnée faisant des victimes

d'un côté comme de l'autre (une centaine chez les maquisards), reçurent l'ordre de se disperser et de regagner leurs bases de départ à travers monts et vallées. Notre projet de retarder le plus possible la remontée du sud des forces allemandes vers le front de Normandie était en partie couronné de succès car elles furent bloquées plus de huit jours en Auvergne.

Je retrouvais, vers la fin juin, mes camarades de Villeneuve rentrés au bercail. Trois es maquisards qui redescendaient du >Mont Mouchet en empruntant la route nationale avaient été surpris par une patrouille allemande composée de deux auto-mitrailleuses lesquelles ont immédiatement ouvert le feu. Deux jeunes réussirent à s'échapper mais les trois autres furent tués. On les enterra dans le cimetière de Villeneuve provisoirement, après une cérémonie qui groupa la presque totalité des habitants du pays, malgré l'interdiction de la sous-préfecture de Brioude.

Début juillet, le maquis qui stationnait à Ally sous le commandement du lieutenant Perreault vient s'installer à Villeneuve : le PC chez Madame Marie, dans le petit salon, et le gros de la troupe dans la grange, après le cimetière, appartenant à Mr et Mme Bedos.

Nous avons comme mission d'interdire le passage des camions allemands sur les routes longeant l'Allier, et, dans ce but, nous avons miné un énorme rocher surplombant la route après Lomenède, à la « carrière de Grandchamp ». Nous avons aussi miné le pont de la redonde, à la grande inquiétude de Marius.

24h/24, deux hommes montaient la garde, près à enflammer la mèche en cas d'alerte. Cela dura une dizaine de jours. Sur l'ordre donné à notre cantonnement de partir dans celui du château de l'Espinasse, à côté de St Bazuire, nous nous y rendîmes et y restâmes une quinzaine de jours.

Fin septembre, toutes les unités du secteur de Brioude ont été appelées à défiler devant l'hôtel de ville, devant les personnalités civiles et militaires avant notre départ de la Haute-Loire. Quelques jours après, nous avons gagné Langeac et avons été cantonnés dans une école pendant deux jours.

Un train militaire, formé en gare de Langeac, nous emmena dans un premier temps à Moulin puis à Dijon. De là des camions militaires nous embarquèrent pour le Jura à côté de Morteau. J'attendais avec impatience le moment où nous serions intégrés à la 1^{ère} armée française du général de Lattre et engagerions enfin la lutte contre les Allemands.

C'est à Pont-de-Roide que nous avons rencontré pour la première fois des éléments de la 1^{ère} armée et nous avons été stupéfaits et admiratifs devant le matériel (chars, camions, jeep et canons de fabrication américaine) qui défilait devant nous. Nous avons d'ailleurs eu droit quelques jours plus tard à être équipés suivant le modèle américain (pantalons de treillis, pantalons de drap fin et deux casques chacun, un lourd et un léger) qui nous changeait agréablement des bandes molletières et des ceinturons en cuir qui nous coupaient la taille.

Début octobre, tous les maquisards de la région Auvergne ont été appelés à décider personnellement de leur avenir : soit en signant un engagement volontaire pour la durée de la guerre, soit en rentrant chez nous. Les $\frac{3}{4}$ de l'effectif optèrent pour la première solution et j'en faisais partie.

A la suite de cette « consultation » nous avons été incorporés à la 1^{ère} armée et avons pris le titre de 152^e régiment d'infanterie, dit « les diables rouges » à cause de l'insigne du régiment. Il s'était couvert de gloire en 1914 en s'opposant avec héroïsme à l'avance des Allemands sur les hauteurs de la montagne du « Vieil Armand ».

Un monument en bronze avait été érigé sur ces hauteurs, mais les Allemands le détruisirent en 1940. Les débris ont été récupérés par les paysans et cachés soigneusement dans leurs granges.

Après la capitulation de l'Allemagne, un lieutenant de la compagnie et quelques hommes, dont je faisais partie, ont été chargés d'aller récupérer en Alsace et rassembler les dits vestiges, qui ont été fondus et érigés de nouveau en monument. Cela se passait pendant que la compagnie était en occupation près du lac de Constance.

Le 152^e régiment d'infanterie fut rattaché à la 9^e division d'infanterie coloniale, laquelle fut dirigée sur Montbéliard que les Allemands occupaient. Notre régiment fut chargé de prendre position sur l'aile droite du dispositif d'attaque, laquelle se déclencha courant novembre. Nous sommes remontés le long de la frontière suisse en Alsace, vers Seppois et Rechesy. C'est au cours de cette progression que notre capitaine Ety, engagé volontaire de 45 ans, a été tué et notre peine a été grande, car il était avec nous depuis le départ d'Auvergne, et s'était toujours montré très humain avec nous.

Du fait de l'occupation allemande au nord de ces villes, notre régiment a été ramené sur Mulhouse et la route de Belfort à Colmar. Les éléments de l'armée de la 9^e division d'infanterie coloniale venaient de libérer es terrains devant nous. Puis, nous avons participé à l'attaque contre la poche de Colmar que les troupes ennemies défendaient solidement.

Une fois cette poche libérée, courant décembre, notre compagnie a été cantonnée une quinzaine de jours à la caserne Rapp de Colmar, qui devint par la suite la base arrière de notre régiment, au fur et à mesure de sa progression en Allemagne.

C'est là que l'on m'accorda ma première permission. J'ai eu la chance d'avoir dans la compagnie un lieutenant (nommé Desmoulin), originaire de Le Quesnoy qui partait en permission pour cette ville à la même époque. Je lui demandais si par hasard je pouvais me joindre à lui, étant originaire de Valenciennes située à 20 km de Le Quesnoy. Sur sa réponse affirmative, nous sommes partis un matin, son chauffeur nous pilotant, pour le Nord de la France. Voyage difficile car les routes étaient encombrées par des camions militaires remontant vers l'est. Nous avons fait étape à Reims, et grâce à la complaisance de soldats américains, nous avons pu refaire le plein d'essence. De Reims nous avons filé vers Valenciennes, le lieutenant ayant fait volontiers un détour pour me déposer en bas de la rue Jean Bart où habitaient mes parents. Stupéfaction de ceux-ci, ma mère en particulier qui se trouvait devant un soldat inconnu « bonjour Monsieur » me dit-elle - « Alors, tu ne me reconnais pas ? » ai-je répondu en éclatant de rire. Après des reproches véhémentes de ma mère de m'être engagé » dans l'armée où je m'exposais à de graves dangers, mon père m'offrit le peu que le ravitaillement parcimonieux lui permettait, c'est-à-dire une tasse de café.

J'expliquais le parcours effectué depuis l'Auvergne et ma montée au grade de sergent, distinction qui compensait pour ma mère son ressentiment et lui offrait le baume nécessaire.

Le lendemain, j'ai rendu visite aux voisins et amis dont les Druesne qui m'avaient hébergé quelques mois auparavant si courageusement. Les jours suivants, je suis descendu en ville pour reprendre contact avec mes copains Georges, Jean, Marcel, Jacques et les autres.

Le dimanche suivant, nous sommes sortis dans Valenciennes pour prendre le dessert chez les parents de Marcel, artisan électricien avec son père, et nous retrouver réunis dans les cafés que nous fréquentions auparavant, entre autres, celui de la rue de Paris où nous jouions aux cartes.

Nous sommes allés ensuite assister à une séance de cinéma au Nove'ac et avons terminé la soirée dans un petit bal où mes camarades, sauf Jacques et moi, s'en donnèrent à cœur joie.

Le mardi, je devais déjà repartir direction Colmar, après des adieux émouvants et des recommandations de prudence de la part de ma mère. Je retrouvais le lieutenant et son chauffeur à Le Quesnoy qui me rendirent le même service qu'à l'aller. Le voyage se déroula sans incident.

Quelques jours plus tard, nous étions en mars 1945, nous avons quitté Colmar pour tenter de traverser le Rhin à Neuf-Brisach. Après la traversée sur un pont de bateaux, puisque les Allemands avaient fait sauter le pont sur le Rhin, nous nous sommes engagés sur la route de Fribourg à En-Brig. A fribourg, sans aucune résistance des Allemands, nous avons occupé la ville pendant 48h, puis avons poursuivi notre avancée vers la Forêt Noire. Nous étions ralentis dans cette avance par les obstacles laissés volontairement par l'ennemi, tels qu'arbres barrant la route, chevaux de frise (grosses pièces de fer hérissées de pointes), camions renversés.

Nous avons essuyé quelques coups de feu, tirés par des membres de la « Wehrwolf » composée principalement d'adolescents de 14 à 17 ans environ, le gros de la troupe ayant été concentrée pour la défense de Berlin.

Nous avons ensuite traversé Donaueschingen, source du Danube, puis foncé à travers la forêt noire sans rencontrer de résistance ; nous sommes alors arrivés à Singen près du lac de Constance, toujours menés par les chauffeurs de l'armée qui conduisaient les énormes camions américains avec dextérité.

Cette petite ville de Singen devint le PC de l'état-major du régiment. Les différents bataillons et compagnies furent répartis dans un rayon de 60 km autour de Singen. Ma compagnie de 120 hommes était basée à Radolfszahn, en bordure du lac de Constance. Nous sommes devenus centre d'instruction régimentaire, chargés de recevoir et d'instruire les recrues en provenance des métropoles.

Le cadre était magnifique, sur un terrain qui avait servi de champ de manœuvre aux SS, bordé d'une part par le lac de Constance, et d'autre part, par les derniers contreforts de la Forêt Noire.

En attendant les premiers contingents, nous étions chargés de remettre en état les salles d'instruction et les chambrées dont les SS avaient crevé les paillasses.

Juste avant nous, une compagnie de goumiers¹⁰ avait jeté le contenu des bibliothèques sur le sol et déchiré les livres, et cassé la vaisselle qui se trouvait dans l'Intendance.

Le dimanche après-midi, nous allions nous baigner dans le lac de Constance et boire des chopes de bière à Radolfszahn. Mon copain Paul Servant était basé dans un petit village de l'autre côté de Singen, par rapport à nous. Je lui ai rendu visite avec le chauffeur du commandant chef d'instruction David à qui j'en avais demandé l'autorisation. J'étais passé sergent-chef quelques mois auparavant. Je l'ai trouvé, après bien des recherches, dans la ferme où il était cantonné avec un autre maquisard de Villeneuve, Cornaire, originaire de Tapon. Ce dernier était assis au soleil devant une maison et il me renseigna sur le lieu où se trouvait cette ferme. Quand j'appelais Paul Servant dans l'entrebâillement de la porte, il se dirigea vers moi, l'air tout interloqué de me trouver en face de lui.

Début avril les premières recrues arrivèrent. L'instruction commença, donnée par des sous-officiers d'active qui nous avaient rejoints. J'étais chargé de l'organisation administrative et comptable du CIR où j'étais affecté jusqu'à la fin de la guerre. A cette occasion, j'ai été nommé sergent major et épinglé moi-même avec mon nouveau galon sur mon épaulette.

¹⁰ Compagnie de Marocains ou de Touaregs.

Un adjudant-chef, Beck, ayant installé un mess pour les sous-officiers dans un restaurant réquisitionné à Radolfszenn, je profitais avec grand plaisir des repas servis de qualité bien supérieure aux rations alimentaires américaines servies en campagne.

Vers le 15 avril, une alerte nous réveilla en pleine nuit, et les patrouilles, aussitôt constituées, prospectèrent le terrain autour de la caserne, sans résultat. Le lendemain matin, nous avons relevé des impacts de balles sur les murs que nous avons attribués à des éléments fanatiques isolés de la Wehrwolf qui avaient disparu dans les bois.

Le 8 mai, ce fut l'annonce de la signature de l'armistice, donnant lieu le dimanche suivant à une revue de tous les régiments à Singen. Nous avons défilé avec les nouvelles recrues, occasion pour nous de tester leur sens de la discipline.

L'occupation se termina pour nous en décembre de la même année. J'ai été officiellement démobilisé le 15/01/1946 à Lille, ce qui signifiait rendre ses armes et son habillement, et recevoir un certificat de démobilisation et un livret militaire.

Une page était tournée. Je rentrai à nouveau dans la vie civile. Mais ceci est une autre histoire ...